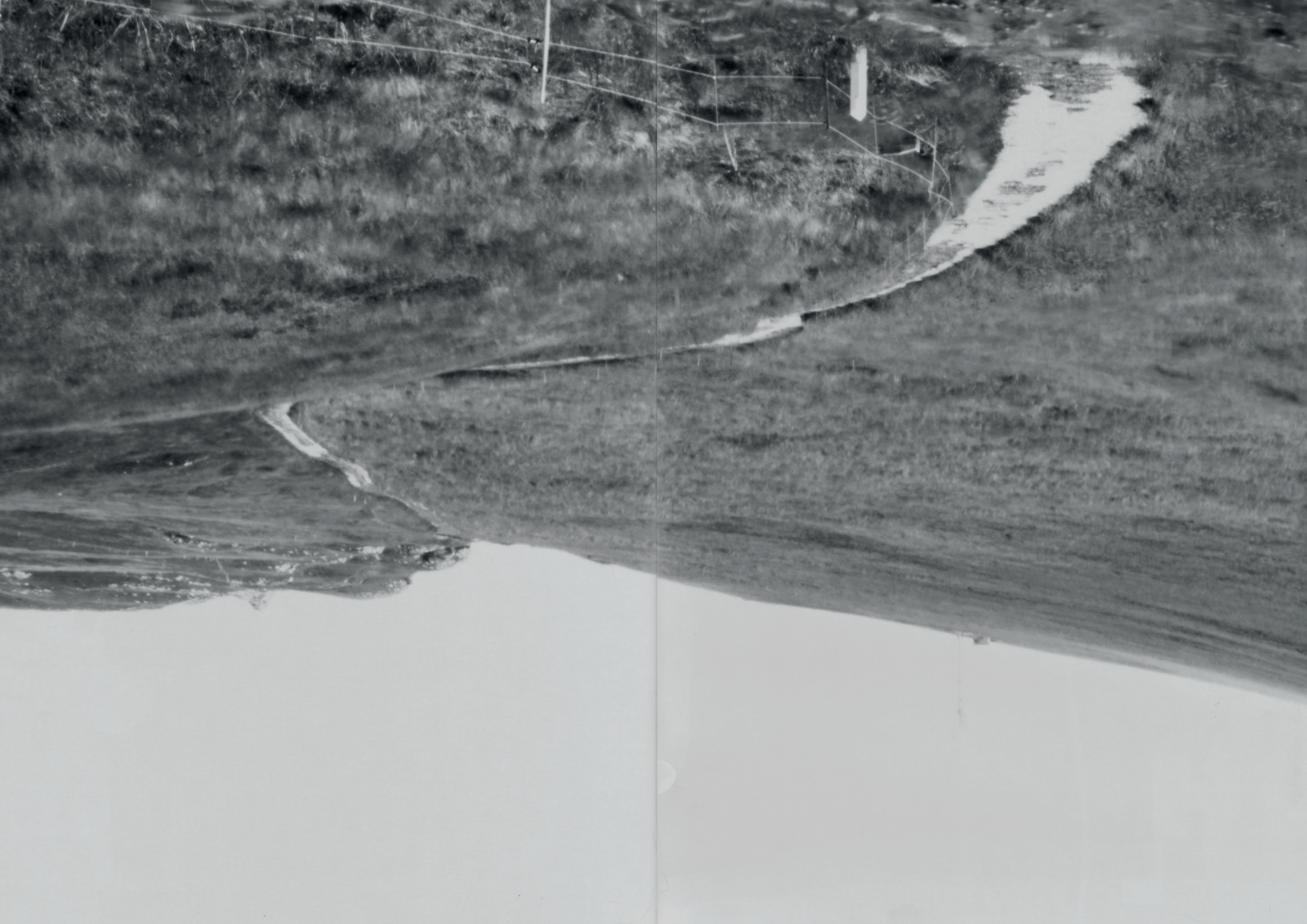




L'ENVERS DU MONDE

une odyssée photographique

par
Anne-Lore Mesnage et Charles De Borggraef

C'est une vieille invention. Une pièce sombre percée d'un trou donnant sur l'extérieur. Par ce trou l'image de ce même extérieur est projetée (à l'envers) sur le mur opposé. On ne la voit bien qu'après quelques minutes, le temps de s'habituer à l'obscurité. Si les arbres ou tout autre chose se meuvent on en voit le mouvement. Pareillement, si la lumière évolue, on le perçoit. C'est simple et pourtant cela a toujours été un objet de fascination. Car c'est à la fois une expérience intime et une fenêtre sur le monde. Un spectacle sans fin. Source de fascination, de nombreuses personnes depuis l'Antiquité ont voulu s'emparer de l'image, jusqu'à la fixer sur un support sensible ; l'invention de la photographie. Fabriquer un appareil photographique géant dans un boîtier qui n'est autre qu'une carcasse de caravane, sillonner les routes tout en créant des œuvres monumentales ... voici ce que proposent de réaliser Anne-Lore Mesnage et Charles De Borggraef. Respectivement installés en Drôme provençale, les photographes se sont lancés le pari un peu fou de s'associer pour une création expérimentale qui permet de questionner notre rapport au temps, à notre environnement et aux autres. Grâce à ce dispositif, Anne-Lore et Charles proposent un regard décalé sans précédent. Les oeuvres morcelées, réalisées invitent également à se confronter au paysage in situ, les deux artistes cherchant à bousculer les limites de leur médium et de leur pratique. Voici le récit de leur odyssée sur le Vercors.

Odyssée/

Lorsque l'idée de travailler sur le Vercors nous a été offerte, elle s'est d'abord présentée telle une énigme, une invitation à l'errance intérieure autant qu'à l'exploration du monde sensible. Le mot "Odyssée" qui a rapidement sous-titré notre intention créative, s'est révélé face au Vercors comme un archétype, un appel à l'aventure, à l'épreuve de l'inconnu : nous entamions sans le savoir un voyage initiatique. Nous ne connaissions du Vercors que des fragments, souvenirs épars, images fugitives... un massif lointain entrevu depuis le train, rêvé plus que vécu. De loin, le plateau se dressait comme une frontière, une altérité radicale, un ailleurs inaccessible, une île – sentiment redoublé lorsqu'il s'est agi de s'y aventurer avec une caravane, frêle embarcation sur cet océan rocheux. Face à cette géographie, la carte s'est faite métaphore de notre ignorance : elle traçait des

lignes, nommait des contrées, mais demeurait impuissante à révéler l'essence des lieux. Il fallait s'y confronter, éprouver la verticalité des falaises, la vastitude des plateaux. Nos préoccupations techniques, d'abord envahissantes, n'étaient que l'expression de notre désir de maîtrise, vite balayé par l'imprévisibilité du réel : la rudesse du climat et la mécanique capricieuse de notre engin. Mais l'épreuve était nécessaire : monter, c'était consentir à la transformation.

Le Vercors, est une parenthèse dans la Drôme. S'y aventurer exige une posture d'humilité, une méthode qui ne soit pas conquête mais dialogue. Là-haut, notre caravane, modeste abri de bois et de métal, devient alors plus qu'un outil : elle est le seuil, l'interface entre le dehors et le dedans, entre le monde et nous. Par elle, nous cherchions à dompter la montagne, à en recevoir une leçon silencieuse. À l'intérieur, le sentiment de protection s'est doublé d'un déplacement existentiel: choisir son vocabulaire, apprivoiser ses peurs, s'ouvrir à un territoire inconnu. Les temps de résidence en altitude sont devenus des parenthèses suspendues où le paysage qui se projetait au creux de notre abri, tournant le dos au monde tout en l'observant, nous invitait à un changement de paradigme. Ainsi est né ce que nous avons choisi de nommer *l'antré-paysage*.

Antré-paysage : Manière d'habiter le monde, née de l'observation du paysage depuis l'abri. (n.m.) Il est ce temps d'observation où le réel, présent au même instant derrière nous, se projette devant nous, inversé, questionnant la fidélité du regard. (n.f.) Elle est immersion, repli dans l'antré. Ventre ou cabane protectrice, espace de gestation d'une nouvelle vision. Par extension, l'antré-paysage est devenu.e un espace de transition, le seuil entre deux mondes, où s'opère la métamorphose du regard. Zone d'indétermination, d'inconfort, qui rend possible la pensée du passage, de l'entre-deux, de l'ambiguïté créative.

Notre dispositif est alors devenu un creuset : dedans nous nous laissions traverser par le paysage, qui s'infiltrait lentement, modifiant notre perception, brouillant la frontière entre réel et imaginaire. L'expérience immersive y est bouleversante, à l'image du mythe platonicien de la caverne : nous sommes à la fois prisonniers et éveillés, spectateurs dans l'ombre et chercheurs de lumière.

Atteindre le sommet/

Est-ce là le but ? Ou l'hommage véritable réside-t-il dans la quête elle-même ? La lecture du livre de René Daumal *Le Mont Analogue* s'est imposée comme

un miroir de notre aventure : une ascension vers un sommet imaginaire. Ce récit, inachevé, est à l'image de toute expérience authentique du réel. Depuis que notre odyssée sur le Vercors a pris fin, le sentiment d'incomplétude demeure, laissant place à celui d'avoir vécu une véritable quête intérieure. Les contraintes, les aléas, le rapport au temps, loin d'être des entraves, ont été les conditions mêmes de la révélation.

Ici et là, on nous a pris pour des fous, enfermés dans notre caravane, mais n'est-ce pas là le propre de toute quête philosophique : persévérer dans l'étonnement, consentir à la lenteur, accepter l'inconfort pour mieux voir ?

Voir et regarder/

Entre ces deux verbes, il y a la question du temps, et ainsi la possibilité du choix – donc celle du renoncement. Regarder à deux, c'est cadrer, sélectionner, mais aussi accepter qu'il y ait plusieurs vérités de composition. Nos échanges lors des prises de vue sont autant de tentatives pour cerner l'insaisissable. S'accorder sur ce que l'on regarde, écouter ce qui résiste, se donner un cadre pour mieux le dépasser. Puis, hors de l'antré, découvrir avec des yeux neufs ce que l'on croyait avoir vu, accueillir la surprise, l'inattendu. Platon, souvent, nous a accompagnés dans notre caverne mobile, nous rappelant que voir, c'est se souvenir que toute vision est partielle, et toute lumière, une promesse.

Sublimer le chaos/

Au-delà du massif, il y a ses routes, promises sublimes. On nous les avait décrites, mais il fallait les arpenter pour comprendre la vérité du mot : le sublime n'est pas l'harmonieux, mais l'excès, la démesure, la confrontation à l'incommensurable. Les points de vue abondent, mais notre caravane impose ses limites : où trouver l'équilibre, sur ce territoire tourmenté ? Comment saisir la beauté, quand la nature foisonnante obstrue le regard mécanique ? L'imagination devient alors une nécessité, et l'abandon, une sagesse : il faut accepter de se laisser guider, d'accueillir l'obstacle comme une ouverture vers l'inattendu.

Repérer/

Certains lieux, bien que traversés, demeureront à l'état de traces numériques, suspendus dans nos mémoires. Ils resteront là, à la lisière de l'expérience, témoins silencieux de nos choix et de nos renoncements. Ce fait n'est pas un échec mais une condition de l'expérience, à l'image du voyage intérieur, où l'errance devient

moteur de la transformation en cours. Chaque lieu, fixé de manière argentique ou non, participe à la poétique du massif dans son ensemble : il nourrit l'imaginaire, même si nous avons le sentiment parfois de ne pas avoir pleinement habité le paysage, même s'il ne nous a pas pleinement imprégné. Ce qu'on décide de laisser derrière nous, ce qui échappe à la caravane, devient la réserve secrète de l'odyssée qui donne sens et profondeur à ce qui est choisi d'être appréhendé de manière argentique. Ici on ne fait que passer, comme le numérique effleure ses sujets, dans la fugacité d'un instant. L'essentiel de notre quête n'est peut-être pas systématiquement d'atteindre le sommet, mais de consentir à l'incomplétude. Pourtant ces images, cette matière nomade, malgré son statut conféré, participe bel et bien à écrire le récit en devenir.

Résister/

Revenir aux origines de la photographie, c'est accepter de lever le pied. Produire moins, et autrement. Travailler avec une attention dépouillée de tout excès, de tout artifice. En imaginant ce projet, nous souhaitionsgarderuneapproche documentaire, tout en laissant à notre récit l'opportunité d'une ouverture allégorique, pouvant frôler l'abstraction. Alors nous avons arpenté le territoire, tendu l'oreille à son histoire, rencontré ceux qui l'habitent. C'étaient là nos premières impulsions, comme un appel discret auquel nous ne pouvions nous soustraire. En choisissant l'argentique, nous savions que nous prenions parti :celui de ralentir. De s'opposer au flux continu du numérique, à l'immédiateté qu'il impose. L'argentique demande patience : il retarde, dissimule avant de révéler. Une image ne naît pas d'un seul geste ; elle se déploie en deux temps, invisible d'abord, jusqu'à se livrer à ceux qui l'ont pensée, désirée : l'image latente. Avec le sténopé, chaque étape exige attention, une dilatation du temps proche de la méditation. Au sein de la caravane, nos regards, plutôt que de s'emballer, s'arrêtent, cherchent, questionnent. Alors nous nous demandons quelle part de ce qu'on perçoit garder. Et ce qu'il faut taire. En opérant à ces choix, nous écrivons une langue silencieuse faite d'images, une langue qui n'a pas la prétention de tout dire, avec un alphabet qui nous est propre. Fragment après fragment, image après image, nous composons une mosaïque, comme une manière de rappeler que toute vision est, toujours, partielle. Nos rencontres sur le terrain ont enrichi cette

lecture : chaque tirage est devenu sonore, nourri de voix, de récits, d'échanges dans et autour de la caravane. Chacun nous apportant sa nuance, sa pierre à cet édifice, nous aidant à dessiner ce qui faisait peu à peu montagne. Ce geste que nous poursuivons, entre art et artisanat, est notre manière, douce, de résister. Résistance à la vitesse, au besoin de performance. Ici, c'est le temps que nous acceptons, qui nous traverse et nous impose sa loi. Et dans cet étirement des secondes, où les repères sont autres, nous retrouvons la joie de la contemplation, le plaisir de l'étonnement, la conscience d'une lenteur habitée.

Et puis parfois vient l'accident, la lumière de trop, le voile sur le papier qu'il faut accepter après toute l'énergie fournie. Ainsi notredispositifnousimpose-t-il des détours que nous apprenons à accueillir. C'est là que se loge peut-être l'essentiel de notre pratique argentique : dans cet imprévu qui échappe à notre maîtrise. L'accident ouvre une brèche, rappelle que l'acte de créer n'est jamais pure volonté mais dialogue avec des forces qui nous dépassent : ici la matière, la chimie, le temps et la lumière. Ces accidents nous permettent d'entrer dans un autre récit que celui que nous pensions écrire, souvent plus juste, du moins sincère. Car ce qui semble imperfection devient parfois l'espace même de la rencontre: le flou qui adoucit, la tache qui densifie, la trace qui témoigne. Toute image garde alors la mémoire de sa fragilité, et cette fragilité paradoxalement l'enracine dans une vérité. Nous nous laissons alors surprendre par ce qui advient et nous apprenons à dompter ces écarts, à les intégrer comme une nouvelle leçon de vie. C'est sans doute ce que l'argentique nous enseigne le mieux: la création n'est pas un geste de contrôle, mais une traversée, une odyssée. Chaque cliché se tient comme une tentative humble, le récit du lent, du fragile et du lumineux.

Quand alors il faut redescendre, cotoyer le tumulte du monde, reprendre le rythme imposé, se confronter de nouveau à l'injonction de l'efficacité, alors... alors la lutte commence. Mais il nous reste nos tirages, la possibilité d'ouvrir nos archives pour se donner le sentiment d'y être encore. Il nous reste nos regards décalés qu'il faut avoir le courage de conserver.

Il nous reste l'histoire de cette ascension à raconter.

Anne-Lore Mesnage
Charles De Borggraef